

LEBLANC MAURICE

ARSÈNE LUPIN,
GENTLEMAN-
CAMBRIOLEUR

Maurice Leblanc

Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur

«Public Domain»

Leblanc M.

Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur / M. Leblanc — «Public Domain»,

Содержание

PRÉFACE	6
L'ARRESTATION D'ARSÈNE LUPIN	8
ARSÈNE LUPIN EN PRISON	16
L'ÉVASION D'ARSÈNE LUPIN	27
Конец ознакомительного фрагмента.	30

Maurice Leblanc

Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur

À Pierre LAFITTE

Mon cher ami,

Tu m'as engagé sur une route où je ne croyais point que je dusse jamais m'aventurer, et j'y ai trouvé tant de plaisir et d'agrément littéraire qu'il me paraît juste d'inscrire ton nom en tête de ce premier volume, et de t'affirmer ici mes sentiments d'affectueuse et fidèle reconnaissance.

M. L.

PRÉFACE

—Racontez-nous donc, vous qui contez si bien, une histoire de voleurs...

—Soit, dit Voltaire (ou un autre philosophe du XVIII^e siècle, car l'anecdote est attribuée à plusieurs de ces causeurs incomparables).

Et il commença:

—Il était une fois un fermier général...

L'auteur des *Aventures d'Arsène Lupin*, qui sait si joliment conter, lui aussi, eût commencé tout autrement:

—Il était une fois, un gentilhomme cambrioleur...

Et ce début paradoxal eût fait dresser les têtes effarées des auditrices. Les aventures d'Arsène Lupin, aussi incroyables et entraînantes que celles d'Arthur Gordon Pym, ont fait mieux. Elles n'ont pas seulement intéressé un salon, elles ont passionné la foule. Depuis le jour où cet étonnant personnage a fait son apparition dans *Je sais tout*, il a effrayé, il a charmé, il a amusé des lecteurs par centaines de mille et, sous la forme nouvelle du volume, il va entrer triomphalement dans la bibliothèque, après avoir conquis le magazine.

Ces histoires de détectives et d'apaches du high life ou de la rue ont toujours eu une singulière et puissante attraction. Balzac, en quittant M^{me} de Morsauf, vivait l'existence dramatique d'un limier de police. Il laissait là le lys de la vallée pour le réfractaire du ruisseau. Victor Hugo inventait Javert, donnant la chasse à Jean Valjean comme l'autre «inspecteur» poursuivait Vautrin. Et tous deux songeaient à Vidocq, cet étrange loup-cervier devenu chien de garde, dont le poète des *Misérables* et le romancier de Rubempré avaient pu recueillir les confidences. Plus tard, et dans un ordre inférieur, Monsieur Lecoq avait éveillé la curiosité des fervents du roman judiciaire, et M. de Bismarck et M. de Beust, ces deux adversaires, l'un farouche, l'autre spirituel, avaient trouvé, avant et après Sadowa, ce qui les divisait le moins: les récits de Gaboriau.

Il arrive ainsi à l'écrivain de rencontrer sur son chemin un personnage dont il fait un type et qui, à son tour, fait la fortune littéraire de son inventeur. Heureux qui crée de toutes pièces un être qui semblera bientôt aussi vivant que les vivants: Delobelle ou Priola! Le romancier anglais Conan Doyle a popularisé Sherlock Holmes. M. Maurice Leblanc a trouvé, lui, son Sherlock Holmes, et je crois bien que depuis les exploits de l'illustre détective anglais, pas une aventure au monde n'a aussi vivement excité la curiosité que les exploits de cet *Arsène Lupin*, cette succession de faits devenus aujourd'hui un livre.

Le succès des récits de M. Leblanc a été, on peut le dire, foudroyant dans la revue mensuelle où le lecteur, qui se contentait jadis des vulgaires intrigues du roman feuilleton, va chercher (évolution significative) une littérature qui le divertisse, mais qui reste pourtant de la littérature.

L'auteur avait débuté, il y a une douzaine d'années, si je ne me trompe, dans l'ancien *Gil Blas*, où ses nouvelles originales, sobres, puissantes, le placèrent du premier coup au meilleur rang des conteurs. Normand, Rouennais, l'auteur était visiblement de la bonne lignée des Flaubert, des Maupassant, des Albert Sorel (qui fut, lui aussi, un *novellière* à ses heures). Son premier roman, *Une Femme*, fut très remarqué, et, depuis, plusieurs études psychologiques, l'*Œuvre de Mort*, *Armelle et Claude*, l'*Enthousiasme*, une pièce en trois actes, applaudie chez Antoine, *la Pitié*, étaient venues s'ajouter à ces petits romans en deux cents lignes où excelle M. Maurice Leblanc.

Il faut avoir un don particulier d'imagination pour trouver de ces drames en raccourci, de ces nouvelles rapides qui ensèrent la substance même de volumes entiers, comme telles vignettes magistrales contiennent des tableaux tout faits. Ces rares qualités d'inventeur devaient nécessairement, un jour, trouver un cadre plus large, et l'auteur d'*Une Femme* allait bientôt se concentrer après s'être dispersé en tant d'originales histoires.

C'est alors qu'il fit la connaissance du délicieux et inattendu Arsène Lupin.

On sait l'histoire de ce bandit du XVIII^e siècle qui volait les gens avec des manchettes, comme Buffon écrivait son *Histoire Naturelle*. Arsène Lupin est un petit neveu de ce scélérat qui faisait peur à la fois et souriait aux marquises épouvantées et séduites.

–Vous pouvez comparer, me disait M. Marcel L'Heureux en m'apportant les épreuves de l'œuvre de son confrère et les numéros où *Je sais tout* illustre les exploits d'Arsène Lupin, vous pouvez comparer Sherlock Holmes à Lupin et Maurice Leblanc à Conan Doyle. Il est certain que les deux écrivains ont des points de contact. Même puissance de récit, même habileté d'intrigue, même science du mystère, même enchaînement rigoureux des faits, même sobriété de moyens. Mais quelle supériorité dans le choix des sujets, dans la qualité même du drame! Et remarquez ce tour de force: avec Sherlock Holmes on se trouve chaque fois en face d'un nouveau vol et d'un nouveau crime; ici, nous savons d'avance qu'Arsène Lupin est le coupable; nous savons que, lorsque nous aurons débrouillé les fils enchevêtrés de l'histoire, nous nous trouverons en face du fameux gentleman-cambrioleur! Il y avait là un écueil, certes. Il est évité, il était même impossible de l'éviter avec plus d'habileté que ne l'a fait Maurice Leblanc. À l'aide de procédés que le plus averti ne distingue pas il vous tient en haleine jusqu'au dénouement de chaque aventure. Jusqu'à la dernière ligne on reste dans l'incertitude, la curiosité, l'angoisse, et le coup de théâtre est toujours inattendu, bouleversant et troublant. En vérité, Arsène Lupin est un type, un type déjà légendaire, et qui restera. Figure vivante, jeune, pleine de gaîté, d'imprévu, d'ironie. Voleur et cambrioleur, escroc et filou, tout ce que vous voudrez, mais si sympathique, ce bandit! Il agit avec une si jolie désinvolture! Tant d'ironie, tant de charme et tant d'esprit! C'est un dilettante. C'est un artiste! Remarquez-le bien: Arsène Lupin ne vole pas; il s'amuse à voler. Il choisit. Au besoin, il restitue. Il est noble et charmant, chevaleresque, délicat, et je le répète, si sympathique, que tout ce qu'il fait semble juste, et qu'on se prend malgré soi à espérer le succès de ses entreprises, que l'on s'en réjouit, et que la morale elle-même a l'air de son côté. Tout cela, je le répète, parce que Lupin est la création d'un artiste, et parce qu'en composant un livre où il a donné libre cours à son imagination, Maurice Leblanc n'a pas oublié qu'il était avant tout, et dans toute l'acception du terme, un écrivain!»

Ainsi parla M. Marcel L'Heureux, si bon juge en la matière et qui sait la valeur d'un roman pour en avoir écrit de si remarquables. Et me voici de son avis après avoir lu ces pages ironiquement amusantes, point du tout amoraux malgré le paradoxe qui prête tant de séduction au gentleman détrousseur de ses contemporains. Certes je ne donnerais pas un prix Montyon à ce très séduisant Lupin. Mais eût-on couronné pour sa vertu le Fra Diavolo qui charma nos grand-mères à l'Opéra-Comique, au temps lointain où les symboles d'*Ariane et Barbe Bleue* n'étaient pas inventés?

Le voilà qui s'avance
La plume rouge à son chapeau...

Arsène Lupin, c'est un Fra Diavolo armé non d'un tromblon, mais d'un revolver, vêtu non d'une romantique veste de velours, mais d'un smoking de forme correcte, et je souhaite qu'il ait le succès plus que centenaire de l'irrésistible brigand que fit chanter M. Auber.

Mais quoi! il n'y a rien à souhaiter à Arsène Lupin. Il est entré vivant dans la popularité. Et la vogue qu'a si bien commencée le magazine, le livre va la continuer.

Jules CLARETIE.

L'ARRESTATION D'ARSÈNE LUPIN

L'étrange voyage! Il avait si bien commencé cependant! Pour ma part, je n'en fis jamais qui s'annonçât sous de plus heureux auspices. La *Provence* est un transatlantique rapide, confortable, commandé par le plus affable des hommes. La société la plus choisie s'y trouvait réunie. Des relations se formaient, des divertissements s'organisaient. Nous avions cette impression exquise d'être séparés du monde, réduits à nous-mêmes comme sur une île inconnue, obligés, par conséquent, de nous rapprocher les uns des autres.

Et nous nous rapprochions...

Avez-vous jamais songé à ce qu'il y a d'original et d'imprévu dans ce groupement d'êtres qui, la veille encore, ne se connaissaient pas, et qui, durant quelques jours, entre le ciel infini et la mer immense, vont vivre de la vie la plus intime, ensemble vont défier les colères de l'Océan, l'assaut terrifiant des vagues, la méchanceté des tempêtes et le calme sournois de l'eau endormie?

C'est, au fond, vécue en une sorte de raccourci tragique, la vie elle-même, avec ses orages et ses grandeurs, sa monotonie et sa diversité, et voilà pourquoi, peut-être, on goûte avec une hâte fiévreuse et une volupté d'autant plus intense ce court voyage dont on aperçoit la fin au moment même où il commence.

Mais, depuis plusieurs années, quelque chose se passe qui ajoute singulièrement aux émotions de la traversée. La petite île flottante dépend encore de ce monde dont on se croyait affranchi. Un lien subsiste, qui ne se dénoue que peu à peu en plein Océan, et peu à peu, en plein Océan, se renoue. Le télégraphe sans fil! appel d'un autre univers d'où l'on recevrait des nouvelles de la façon la plus mystérieuse qui soit! L'imagination n'a plus la ressource d'évoquer des fils de fer au creux desquels glisse l'invisible message. Le mystère est plus insondable encore, plus poétique aussi, et c'est aux ailes du vent qu'il faut recourir pour expliquer ce nouveau miracle.

Ainsi, les premières heures, nous sentîmes-nous suivis, escortés, précédés même par cette voix lointaine, qui, de temps en temps, chuchotait à l'un de nous quelques paroles de là-bas. Deux amis me parlèrent. Dix autres, vingt autres nous envoyèrent à tous, au travers de l'espace, leurs adieux attristés ou souriants.

Or, le second jour, à cinq cents milles des côtes françaises, par une après-midi orageuse, le télégraphe sans fil nous transmettait une dépêche dont voici la teneur:

«Arsène Lupin à votre bord, première classe, cheveux blonds, blessure avant-bras droit, voyage seul, sous le nom de R...»

À ce moment précis, un coup de tonnerre violent éclata dans le ciel sombre. Les ondes électriques furent interrompues. Le reste de la dépêche ne nous parvint pas. Du nom sous lequel se cachait Arsène Lupin, on ne sut que l'initiale.

Il se fût agi de toute autre nouvelle, je ne doute point que le secret en eût été scrupuleusement gardé par les employés du poste télégraphique, ainsi que par le commissaire du bord et par le commandant. Mais il est de ces événements qui semblent forcer la discrétion la plus rigoureuse. Le jour même, sans qu'on pût dire comment la chose avait été ébruitée, nous savions tous que le fameux Arsène Lupin se cachait parmi nous.

Arsène Lupin parmi nous! l'insaisissable cambrioleur dont on racontait les prouesses dans tous les journaux depuis des mois! l'énigmatique personnage avec qui le vieux Ganimard, notre meilleur policier, avait engagé ce duel à mort dont les péripéties se déroulaient de façon si pittoresque! Arsène Lupin, le fantaisiste gentleman qui n'opère que dans les châteaux et les salons, et qui, une nuit, où il avait pénétré chez le baron Schormann, en était parti les mains vides et avait laissé sa carte, ornée de cette formule: «Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur, reviendra quand les meubles seront authentiques». Arsène Lupin, l'homme aux mille déguisements: tour à tour chauffeur, ténor,

bookmaker, fils de famille, adolescent, vieillard, commis-voyageur marseillais, médecin russe, torero espagnol!

Qu'on se rende bien compte de ceci: Arsène Lupin allant et venant dans le cadre relativement restreint d'un transatlantique, que dis-je! dans ce petit coin des premières où l'on se retrouvait à tout instant, dans cette salle à manger, dans ce salon, dans ce fumoir! Arsène Lupin, c'était peut-être ce monsieur... ou celui-là... mon voisin de table... mon compagnon de cabine...

–Et cela va durer encore cinq fois vingt-quatre heures! s'écria le lendemain miss Nelly Underdown, mais c'est intolérable! J'espère bien qu'on va l'arrêter.

Et s'adressant à moi:

–Voyons, vous, monsieur d'Andrézy, qui êtes déjà au mieux avec le commandant, vous ne savez rien?

J'aurais bien voulu savoir quelque chose pour plaire à miss Nelly! C'était une de ces magnifiques créatures qui, partout où elles sont, occupent aussitôt la place la plus en vue. Leur beauté autant que leur fortune éblouit. Elles ont une cour, des fervents, des enthousiastes.

Élevée à Paris par une mère française, elle rejoignait son père, le richissime Underdown, de Chicago. Une de ses amies, lady Jerland, l'accompagnait.

Dès la première heure, j'avais posé ma candidature de flirt. Mais, dans l'intimité rapide du voyage, tout de suite son charme m'avait troublé, et je me sentais un peu trop ému pour un flirt quand ses grands yeux noirs rencontraient les miens. Cependant elle accueillait mes hommages avec une certaine faveur. Elle daignait rire de mes bons mots et s'intéresser à mes anecdotes. Une vague sympathie semblait répondre à l'empressement que je lui témoignais.

Un seul rival peut-être m'eût inquiété, un assez beau garçon, élégant, réservé, dont elle paraissait quelquefois préférer l'humeur taciturne à mes façons plus «en dehors» de Parisien.

Il faisait justement partie du groupe d'admirateurs qui entourait miss Nelly, lorsqu'elle m'interrogea. Nous étions sur le pont, agréablement installés dans des rocking-chairs. L'orage de la veille avait éclairci le ciel. L'heure était délicieuse.

–Je ne sais rien de précis, mademoiselle, lui répondis-je, mais est-il impossible de conduire nous-mêmes notre enquête, tout aussi bien que le ferait le vieux Ganimard, l'ennemi personnel d'Arsène Lupin?

–Oh! oh! vous vous avancez beaucoup!

–En quoi donc? Le problème est-il si compliqué?

–Très compliqué.

–C'est que vous oubliez les éléments que nous avons pour le résoudre.

–Quels éléments?

–1° Lupin se fait appeler monsieur R...

–Signalement un peu vague.

–2° Il voyage seul.

–Si cette particularité vous suffit!

–3° Il est blond.

–Et alors?

–Alors nous n'avons plus qu'à consulter la liste des passagers et à procéder par élimination.

J'avais cette liste dans ma poche. Je la pris et la parcourus.

–Je note d'abord qu'il n'y a que treize personnes que leur initiale désigne à notre attention.

–Treize seulement?

–En première classe, oui. Sur ces treize messieurs R..., comme vous pouvez vous en assurer, neuf sont accompagnés de femmes, d'enfants ou de domestiques. Restent quatre personnages isolés: le marquis de Raverdan...

–Secrétaire d'ambassade, interrompit miss Nelly, je le connais.

–Le major Rawson...

–C'est mon oncle, dit quelqu'un.

–M. Rivolta...

–Présent, s'écria l'un de nous, un Italien dont la figure disparaissait sous une barbe du plus beau noir.

Miss Nelly éclata de rire.

–Monsieur n'est pas précisément blond.

–Alors, repris-je, nous sommes obligés de conclure que le coupable est le dernier de la liste.

–C'est-à-dire?

–C'est-à-dire, M. Rozaine. Quelqu'un connaît-il M. Rozaine?

On se tut. Mais miss Nelly, interpellant le jeune homme taciturne dont l'assiduité près d'elle me tourmentait, lui dit:

–Eh bien, monsieur Rozaine, vous ne répondez pas?

On tourna les yeux vers lui. Il était blond.

Avouons-le, je sentis comme un petit choc au fond de moi. Et le silence gêné qui pesa sur nous m'indiqua que les autres assistants éprouvaient aussi cette sorte de suffocation. C'était absurde d'ailleurs, car enfin rien dans les allures de ce monsieur ne permettait qu'on le suspectât.

–Pourquoi je ne réponds pas? dit-il, mais parce que, vu mon nom, ma qualité de voyageur isolé et la couleur de mes cheveux, j'ai déjà procédé à une enquête analogue, et que je suis arrivé au même résultat. Je suis donc d'avis qu'on m'arrête.

Il avait un drôle d'air, en prononçant ces paroles. Ses lèvres minces comme deux traits inflexibles s'amincirent encore et pâlirent. Des filets de sang strièrent ses yeux.

Certes, il plaisantait. Pourtant sa physionomie, son attitude nous impressionnèrent. Naïvement, miss Nelly demanda:

–Mais vous n'avez pas de blessure?

–Il est vrai, dit-il, la blessure manque.

D'un geste nerveux il releva sa manchette et découvrit son bras. Mais aussitôt une idée me frappa. Mes yeux croisèrent ceux de miss Nelly: il avait montré le bras gauche.

Et ma foi, j'allais en faire nettement la remarque, quand un incident détourna notre attention. Lady Jerland, l'amie de miss Nelly, arrivait en courant.

Elle était bouleversée. On s'empressa autour d'elle, et ce n'est qu'après bien des efforts qu'elle réussit à balbutier:

–Mes bijoux, mes perles!... on a tout pris!...

Non, on n'avait pas tout pris, comme nous le sûmes par la suite; chose bien plus curieuse: on avait choisi!

De l'étoile en diamants, du pendentif en cabochons de rubis, des colliers et des bracelets brisés, on avait enlevé, non point les pierres les plus grosses, mais les plus fines, les plus précieuses, celles, aurait-on dit, qui avaient le plus de valeur tout en tenant le moins de place. Les montures gisaient là, sur la table. Je les vis, tous nous les vîmes, dépouillées de leurs bijoux comme des fleurs dont on eût arraché les beaux pétales étincelants et colorés.

Et pour exécuter ce travail, il avait fallu, pendant l'heure où lady Jerland prenait le thé, il avait fallu, en plein jour, et dans un couloir fréquenté, fracturer la porte de la cabine, trouver un petit sac dissimulé à dessein au fond d'un carton à chapeau, l'ouvrir et choisir!

Il n'y eut qu'un cri parmi nous. Il n'y eut qu'une opinion parmi tous les passagers, lorsque le vol fut connu: c'est Arsène Lupin. Et de fait, c'était bien sa manière compliquée, mystérieuse, inconcevable... et logique cependant, car s'il était difficile de recéler la masse encombrante qu'eût formée l'ensemble des bijoux, combien moindre était l'embarras avec de petites choses indépendantes les unes des autres, perles, émeraudes et saphirs.

Et au dîner, il se passa ceci: à droite et à gauche de Rozaine, les deux places restèrent vides. Et le soir on sut qu'il avait été convoqué par le commandant.

Son arrestation, que personne ne mit en doute, causa un véritable soulagement. On respirait enfin. Ce soir-là on joua aux petits jeux. On dansa. Miss Nelly, surtout, montra une gaieté étourdissante qui me fit voir que, si les hommages de Rozaine avaient pu lui agréer au début, elle ne s'en souvenait guère. Sa grâce acheva de me conquérir. Vers minuit, à la clarté sereine de la lune, je lui affirmai mon dévouement avec une émotion qui ne parut pas lui déplaire.

Mais le lendemain, à la stupeur générale, on apprit que, les charges relevées contre lui n'étant pas suffisantes, Rozaine était libre.

Fils d'un négociant considérable de Bordeaux, il avait exhibé des papiers parfaitement en règle. En outre, ses bras n'offraient pas la moindre trace de blessure.

—Des papiers! des actes de naissance! s'écrièrent les ennemis de Rozaine, mais Arsène Lupin vous en fournira tant que vous voudrez! Quant à la blessure, c'est qu'il n'en a pas reçu... ou qu'il en a effacé la trace!

On leur objectait qu'à l'heure du vol, Rozaine—c'était démontré—se promenait sur le pont. À quoi ils ripostaient:

—Est-ce qu'un homme de la trempe d'Arsène Lupin a besoin d'assister au vol qu'il commet?

Et puis, en dehors de toute considération étrangère, il y avait un point sur lequel les plus sceptiques ne pouvaient épiloguer: Qui, sauf Rozaine, voyageait seul, était blond, et portait un nom commençant par R? Qui le télégramme désignait-il, si ce n'était Rozaine?

Et quand Rozaine, quelques minutes avant le déjeuner, se dirigea audacieusement vers notre groupe, miss Nelly et lady Jerland se levèrent et s'éloignèrent.

C'était bel et bien de la peur.

Une heure plus tard, une circulaire manuscrite passait de main en main parmi les employés du bord, les matelots, les voyageurs de toutes classes: M. Louis Rozaine promettait une somme de dix mille francs à qui démasquerait Arsène Lupin, ou trouverait le possesseur des pierres dérobées.

—Et si personne ne me vient en aide contre ce bandit, déclara Rozaine au commandant, moi, je lui ferai son affaire.

Rozaine contre Arsène Lupin, ou plutôt, selon le mot qui courut, Arsène Lupin lui-même contre Arsène Lupin, la lutte ne manquait pas d'intérêt!

Elle se prolongea durant deux journées. On vit Rozaine errer de droite et de gauche, se mêler au personnel, interroger, fureter. On aperçut son ombre, la nuit, qui rôdait.

De son côté, le commandant déploya l'énergie la plus active. Du haut en bas, en tous les coins, la *Provence* fut fouillée. On perquisitionna dans toutes les cabines, sans exception, sous le prétexte fort juste que les objets étaient cachés dans n'importe quel endroit, sauf dans la cabine du coupable.

—On finira bien par découvrir quelque chose, n'est-ce pas? me demandait miss Nelly. Tout sorcier qu'il soit, il ne peut faire que des diamants et des perles deviennent invisibles.

—Mais si, lui répondais-je, ou alors il faudrait explorer la coiffe de nos chapeaux, la doublure de nos vestes, et tout ce que nous portons sur nous.

Et lui montrant mon kodak, un 9 X 12 avec lequel je ne me lassais pas de la photographier dans les attitudes les plus diverses:

—Rien que dans un appareil pas plus grand que celui-ci, ne pensez-vous pas qu'il y aurait place pour toutes les pierres précieuses de lady Jerland. On affecte de prendre des vues et le tour est joué.

—Mais cependant j'ai entendu dire qu'il n'y a point de voleur qui ne laisse derrière lui un indice quelconque.

—Il y en a un: Arsène Lupin.

—Pourquoi?

—Pourquoi? parce qu'il ne pense pas seulement au vol qu'il commet, mais à toutes les circonstances qui pourraient le dénoncer.

—Au début, vous étiez plus confiant.

—Mais, depuis, je l'ai vu à l'œuvre.

–Et alors, selon vous?

–Selon moi, on perd son temps.

Et de fait, les investigations ne donnaient aucun résultat, ou du moins, celui qu'elles donnèrent ne correspondait pas à l'effort général: la montre du commandant lui fut volée.

Furieux, il redoubla d'ardeur et surveilla de plus près encore Rozaine avec qui il avait eu plusieurs entrevues. Le lendemain, ironie charmante, on retrouvait la montre parmi les faux-cols du commandant en second.

Tout cela avait un air de prodige, et dénonçait bien la manière humoristique d'Arsène Lupin, cambrioleur, soit, mais dilettante aussi. Il travaillait par goût et par vocation, certes, mais par amusement aussi. Il donnait l'impression du monsieur qui se divertit à la pièce qu'il fait jouer, et qui, dans la coulisse, rit à gorge déployée de ses traits d'esprit et des situations qu'il imagine.

Décidément, c'était un artiste en son genre, et quand j'observais Rozaine, sombre et opiniâtre, et que je songeais au double rôle que tenait sans doute ce curieux personnage, je ne pouvais en parler sans une certaine admiration.

Or, l'avant-dernière nuit, l'officier de quart entendit des gémissements à l'endroit le plus obscur du pont. Il s'approcha. Un homme était étendu, la tête enveloppée dans une écharpe grise très épaisse, les poignets ficelés à l'aide d'une fine cordelette.

On le délivra de ses liens. On le releva, des soins lui furent prodigués.

Cet homme, c'était Rozaine.

C'était Rozaine assailli au cours d'une de ses expéditions, terrassé et dépouillé. Une carte de visite fixée par une épingle à son vêtement portait ces mots: «Arsène Lupin accepte avec reconnaissance les dix mille francs de M. Rozaine.»

En réalité, le portefeuille dérobé contenait vingt billets de mille.

Naturellement, on accusa le malheureux d'avoir simulé cette attaque contre lui-même. Mais, outre qu'il lui eût été impossible de se lier de cette façon, il fut établi que l'écriture de la carte différait absolument de l'écriture de Rozaine, et ressemblait au contraire, à s'y méprendre, à celle d'Arsène Lupin, telle que la reproduisait un ancien journal trouvé à bord.

Ainsi donc, Rozaine n'était plus Arsène Lupin. Rozaine était Rozaine, fils d'un négociant de Bordeaux! Et la présence d'Arsène Lupin s'affirmait une fois de plus, et par quel acte redoutable!

Ce fut la terreur. On n'osa plus rester seul dans sa cabine, et pas davantage s'aventurer seul aux endroits trop écartés. Prudemment on se groupait entre gens sûrs les uns des autres. Et encore, une défiance instinctive divisait les plus intimes. C'est que la menace ne provenait pas d'un individu isolé, surveillé, et par là même moins dangereux. Arsène Lupin, maintenant, c'était... c'était tout le monde. Notre imagination surexcitée lui attribuait un pouvoir miraculeux et illimité. On le supposait capable de prendre les déguisements les plus inattendus, d'être tour à tour le respectable major Rawson, ou le noble marquis de Raverdan, ou même, car on ne s'arrêtait plus à l'initiale accusatrice, ou même telle ou telle personne connue de tous, ayant femme, enfants, domestiques.

Les premières dépêches sans fil n'apportèrent aucune nouvelle. Du moins le commandant ne nous en fit point part, et un tel silence n'était pas pour nous rassurer.

Aussi, le dernier jour parut-il interminable. On vivait dans l'attente anxieuse d'un malheur. Cette fois, ce ne serait plus un vol, ce ne serait plus une simple agression, ce serait le crime, le meurtre. On n'admettait pas qu'Arsène Lupin s'en tînt à ces deux larcins insignifiants. Maître absolu du navire, les autorités réduites à l'impuissance, il n'avait qu'à vouloir, tout lui était permis, il disposait des biens et des existences.

Heures délicieuses pour moi, je l'avoue, car elles me valurent la confiance de miss Nelly. Impressionnée par tant d'événements, de nature déjà inquiète, elle chercha spontanément à mes côtés une protection, une sécurité que j'étais heureux de lui offrir.

Au fond, je bénissais Arsène Lupin. N'était-ce pas lui qui nous rapprochait? N'était-ce pas grâce à lui que j'avais le droit de m'abandonner aux plus beaux rêves? Rêves d'amour et rêves moins

chimériques, pourquoi ne pas le confesser? Les Andrézy sont de bonne souche poitevine, mais leur blason est quelque peu dédoré, et il ne me paraît pas indigne d'un gentilhomme de songer à rendre à son nom le lustre perdu.

Et ces rêves, je le sentais, n'offusquaient point Nelly. Ses yeux souriants m'autorisaient à les faire. La douceur de sa voix me disait d'espérer.

Et jusqu'au dernier moment, accoudés aux bastingages, nous restâmes l'un près de l'autre, tandis que la ligne des côtes américaines voguait au-devant de nous.

On avait interrompu les perquisitions. On attendait. Depuis les premières jusqu'à l'entrepont où grouillaient les émigrants, on attendait la minute suprême où s'expliquerait enfin l'insoluble énigme. Qui était Arsène Lupin? Sous quel nom, sous quel masque se cachait le fameux Arsène Lupin?

Et cette minute suprême arriva. Dussé-je vivre cent ans, je n'en oublierai pas le plus infime détail.

—Comme vous êtes pâle, miss Nelly, dis-je à ma compagne qui s'appuyait à mon bras, toute défaillante.

—Et vous! me répondit-elle, ah! vous êtes si changé!

—Songez donc! cette minute est passionnante, et je suis si heureux de la vivre auprès de vous, miss Nelly. Il me semble que votre souvenir s'attardera quelquefois...

Elle n'écoutait pas, haletante et fiévreuse. La passerelle s'abattit. Mais avant que nous eûmes la liberté de la franchir, des gens montèrent à bord, des douaniers, des hommes en uniforme, des facteurs.

Miss Nelly balbutia:

—On s'apercevrait qu'Arsène Lupin s'est échappé pendant la traversée que je n'en serais pas surprise.

—Il a peut-être préféré la mort au déshonneur, et plonger dans l'Atlantique plutôt que d'être arrêté.

—Ne riez pas, fit-elle, agacée.

Soudain je tressaillis, et comme elle me questionnait, je lui dis:

—Vous voyez ce vieux petit homme debout à l'extrémité de la passerelle?

—Avec un parapluie et une redingote vert-olive?

—C'est Ganimard.

—Ganimard?

—Oui, le célèbre policier, celui qui a juré qu'Arsène Lupin serait arrêté de sa propre main. Ah! je comprends que l'on n'ait pas eu de renseignements de ce côté de l'Océan. Ganimard était là! et il aime bien que personne ne s'occupe de ses petites affaires.

—Alors Arsène Lupin est sûr d'être pris?

—Qui sait? Ganimard ne l'a jamais vu, paraît-il, que grimé et déguisé. À moins qu'il ne connaisse son nom d'emprunt...

—Ah! dit-elle, avec cette curiosité un peu cruelle de la femme, si je pouvais assister à l'arrestation!

—Patientons. Certainement Arsène Lupin a déjà remarqué la présence de son ennemi. Il préférera sortir parmi les derniers, quand l'œil du vieux sera fatigué.

Le débarquement commença. Appuyé sur son parapluie, l'air indifférent, Ganimard ne semblait pas prêter attention à la foule qui se pressait entre les deux balustrades. Je notai qu'un officier du bord, posté derrière lui, le renseignait de temps à autre.

Le marquis de Raverdan, le major Rawson, l'Italien Rivolta, défilèrent, et d'autres, et beaucoup d'autres... Et j'aperçus Rozaine qui s'approchait.

Pauvre Rozaine! il ne paraissait pas remis de ses mésaventures!

—C'est peut-être lui tout de même, me dit miss Nelly... Qu'en pensez-vous?

–Je pense qu'il serait fort intéressant d'avoir sur une même photographie Ganimard et Rozaine. Prenez donc mon appareil, je suis si chargé.

Je le lui donnai, mais trop tard pour qu'elle s'en servît. Rozaine passait. L'officier se pencha à l'oreille de Ganimard, celui-ci haussa légèrement les épaules, et Rozaine passa.

Mais alors, mon Dieu, qui était Arsène Lupin?

–Oui, fit-elle à haute voix, qui est-ce?

Il n'y avait plus qu'une vingtaine de personnes. Elle les observait tour à tour, avec la crainte confuse qu'il ne fût pas, *lui*, au nombre de ces vingt personnes.

Je lui dis:

–Nous ne pouvons attendre plus longtemps.

Elle s'avança. Je la suivis. Mais nous n'avions pas fait dix pas que Ganimard nous barra le passage.

–Eh bien, quoi? m'écriai-je.

–Un instant, monsieur, qui vous presse?

–J'accompagne mademoiselle.

–Un instant, répéta-t-il d'une voix plus impérieuse.

Il me dévisagea profondément, puis il me dit, les yeux dans les yeux:

–Arsène Lupin, n'est-ce pas?

Je me mis à rire.

–Non, Bernard d'Andrézy, tout simplement.

–Bernard d'Andrézy est mort il y a trois ans en Macédoine.

–Si Bernard d'Andrézy était mort, je ne serais plus de ce monde. Et ce n'est pas le cas. Voici mes papiers.

–Ce sont les siens. Comment les avez-vous, c'est ce que j'aurai le plaisir de vous expliquer.

–Mais vous êtes fou! Arsène Lupin s'est embarqué sous le nom de R.

–Oui, encore un truc de vous, une fausse piste sur laquelle vous les avez lancés, là-bas. Ah! vous êtes d'une jolie force, mon gaillard. Mais cette fois, la chance a tourné. Voyons, Lupin, montrez-vous beau joueur.

J'hésitai une seconde. D'un coup sec, il me frappa sur l'avant-bras droit. Je poussai un cri de douleur. Il avait frappé sur la blessure encore mal fermée que signalait le télégramme.

Allons, il fallait se résigner. Je me tournai vers miss Nelly. Elle écoutait, livide, chancelante.

Son regard rencontra le mien, puis s'abaissa sur le kodak que je lui avais remis. Elle fit un geste brusque, et j'eus l'impression, j'eus la certitude qu'elle comprenait tout à coup. Oui, c'était là, entre les parois étroites de chagrin noir, au creux du petit objet que j'avais eu la précaution de déposer entre ses mains avant que Ganimard ne m'arrêtât, c'était bien là que se trouvaient les vingt mille francs de Rozaine, les perles et les diamants de lady Jerland.

Ah! je le jure, à ce moment solennel, alors que Ganimard et deux de ses acolytes m'entouraient, tout me fut indifférent, mon arrestation, l'hostilité des gens, tout, hors ceci: la résolution qu'allait prendre miss Nelly au sujet de ce que je lui avais confié.

Que l'on eût contre moi cette preuve matérielle et décisive, je ne songeais même pas à le redouter, mais cette preuve, miss Nelly se déciderait-elle à la fournir?

Serais-je trahi par elle? perdu par elle? Agirait-elle en ennemie qui ne pardonne pas, ou bien en femme qui se souvient et dont le mépris s'adoucit d'un peu d'indulgence, d'un peu de sympathie involontaire?

Elle passa devant moi, je la saluai très bas, sans un mot. Mêlée aux autres voyageurs, elle se dirigea vers la passerelle, mon kodak à la main.

Sans doute, pensai-je, elle n'ose pas, en public. C'est dans une heure, dans un instant, qu'elle le donnera.

Mais, arrivée au milieu de la passerelle, par un mouvement de maladresse simulée, elle le laissa tomber dans l'eau, entre le mur du quai et le flanc du navire.

Puis, je la vis s'éloigner.

Sa jolie silhouette se perdit dans la foule, m'apparut de nouveau et disparut. C'était fini, fini pour jamais.

Un instant, je restai immobile, triste à la fois et pénétré d'un doux attendrissement, puis je soupirai, au grand étonnement de Ganimard:

–Dommage, tout de même, de ne pas être un honnête homme...

C'est ainsi qu'un soir d'hiver, Arsène Lupin me raconta l'histoire de son arrestation. Le hasard d'incidents dont j'écrirai quelque jour le récit avait noué entre nous des liens... dirai-je d'amitié? Oui, j'ose croire qu'Arsène Lupin m'honore de quelque amitié, et que c'est par amitié qu'il arrive parfois chez moi à l'improviste, apportant, dans le silence de mon cabinet de travail, sa gaieté juvénile, le rayonnement de sa vie ardente, sa belle humeur d'homme pour qui la destinée n'a que faveurs et sourires.

Son portrait? Comment pourrais-je le faire? Vingt fois j'ai vu Arsène Lupin, et vingt fois c'est un être différent qui m'est apparu... ou plutôt le même être dont vingt miroirs m'auraient renvoyé autant d'images déformées, chacune ayant ses yeux particuliers, sa forme spéciale de figure, son geste propre, sa silhouette et son caractère.

–Moi-même, me dit-il, je ne sais plus bien qui je suis. Dans une glace je ne me reconnais plus.

Boutade, certes, et paradoxe, mais vérité à l'égard de ceux qui le rencontrent et qui ignorent ses ressources infinies, sa patience, son art du maquillage, sa prodigieuse faculté de transformer jusqu'aux proportions de son visage, et d'altérer le rapport même de ses traits entre eux.

–Pourquoi, dit-il encore, aurais-je une apparence définie? Pourquoi ne pas éviter ce danger d'une personnalité toujours identique? Mes actes me désignent suffisamment.

Et il précise avec une pointe d'orgueil:

–Tant mieux si l'on ne peut jamais dire en toute certitude: Voici Arsène Lupin. L'essentiel est qu'on dise sans crainte d'erreur: Arsène Lupin a fait cela.

Ce sont quelques-uns de ces actes, quelques-unes de ces aventures que j'essaie de reconstituer, d'après les confidences dont il eut la bonne grâce de me favoriser, certains soirs d'hiver, dans le silence de mon cabinet de travail...

ARSÈNE LUPIN EN PRISON

Il n'est point de touriste digne de ce nom qui ne connaisse les bords de la Seine, et qui n'ait remarqué, en allant des ruines de Jumièges aux ruines de Saint-Wandrille, l'étrange petit château féodal du Malaquis, si fièrement campé sur sa roche, en pleine rivière. L'arche d'un pont le relie à la route. La base de ses tourelles sombres se confond avec le granit qui le supporte, bloc énorme détaché d'on ne sait quelle montagne et jeté là par quelque formidable convulsion. Tout autour, l'eau calme du grand fleuve joue parmi les roseaux, et des bergeronnettes tremblent sur la crête humide des cailloux.

L'histoire du Malaquis est rude comme son nom, revêche comme sa silhouette. Ce ne fut que combats, sièges, assauts, rapines et massacres. Aux veillées du pays de Caux, on évoque en frissonnant les crimes qui s'y commirent. On raconte de mystérieuses légendes. On parle du fameux souterrain qui conduisait jadis à l'abbaye de Jumièges et au manoir d'Agnès Sorel, la belle amie de Charles VII.

Dans cet ancien repaire de héros et de brigands, habite le baron Nathan Cahorn, le baron Satan, comme on l'appelait jadis à la Bourse où il s'est enrichi un peu trop brusquement. Les seigneurs du Malaquis, ruinés, ont dû lui vendre, pour un morceau de pain, la demeure de leurs ancêtres. Il y a installé ses admirables collections de meubles et de tableaux, de faïences et de bois sculptés. Il y vit seul, avec trois vieux domestiques. Nul n'y pénètre jamais. Nul n'a jamais contemplé dans le décor de ces salles antiques les trois Rubens qu'il possède, ses deux Watteau, sa chaire de Jean Goujon, et tant d'autres merveilles arrachées à coups de billets de banque aux plus riches habitués des ventes publiques.

Le baron Satan a peur. Il a peur non point pour lui, mais pour les trésors accumulés avec une passion si tenace et la perspicacité d'un amateur que les plus madrés des marchands ne peuvent se vanter d'avoir induit en erreur. Il les aime, ses bibelots. Il les aime âprement, comme un avare; jalousement, comme un amoureux.

Chaque jour, au coucher du soleil, les quatre portes bardées de fer qui commandent les deux extrémités du pont et l'entrée de la cour d'honneur, sont fermées et verrouillées. Au moindre choc, des sonneries électriques vibreraient dans le silence. Du côté de la Seine, rien à craindre: le roc s'y dresse à pic.

Or, un vendredi de septembre, le facteur se présenta comme d'ordinaire à la tête-de-pont. Et, selon la règle quotidienne, ce fut le baron qui entrebâilla le lourd battant.

Il examina l'homme aussi minutieusement que s'il ne connaissait pas déjà, depuis des années, cette bonne face réjouie et ces yeux narquois de paysan, et l'homme lui dit en riant:

–C'est toujours moi, monsieur le baron. Je ne suis pas un autre qui aurait pris ma blouse et ma casquette.

–Sait-on jamais? murmura Cahorn.

Le facteur lui remit une pile de journaux. Puis il ajouta:

–Et maintenant, monsieur le baron, il y a du nouveau.

–Du nouveau?

–Une lettre... et recommandée, encore.

Isolé, sans ami ni personne qui s'intéressât à lui, jamais le baron ne recevait de lettre, et tout de suite cela lui parut un événement de mauvais augure dont il y avait lieu de s'inquiéter. Quel était ce mystérieux correspondant qui venait le relancer dans sa retraite?

–Il faut signer, monsieur le baron.

Il signa en maugréant. Puis il prit la lettre, attendit que le facteur eût disparu au tournant de la route, et après avoir fait quelques pas de long en large, il s'appuya contre le parapet du pont et déchira l'enveloppe. Elle portait une feuille de papier quadrillé avec cet en-tête manuscrit: Prison de la Santé, Paris. Il regarda la signature: *Arsène Lupin*. Stupéfait, il lut:

«Monsieur le baron,

«Il y a, dans la galerie qui réunit vos deux salons, un tableau de Philippe de Champaigne d'excellente facture et qui me plaît infiniment. Vos Rubens sont aussi de mon goût, ainsi que votre plus petit Watteau. Dans le salon de droite, je note la crédence Louis XIII, les tapisseries de Beauvais, le guéridon Empire signé Jacob et le bahut Renaissance. Dans celui de gauche, toute la vitrine des bijoux et des miniatures.

«Pour cette fois, je me contenterai de ces objets qui seront, je crois, d'un écoulement facile. Je vous prie donc de les faire emballer convenablement et de les expédier à mon nom (port payé), en gare des Batignolles, avant huit jours... faute de quoi, je ferai procéder moi-même à leur déménagement dans la nuit du mercredi 27 au jeudi 28 septembre. Et, comme de juste, je ne me contenterai pas des objets sus-indiqués.

«Veuillez excuser le petit dérangement que je vous cause, et accepter l'expression de mes sentiments de respectueuse considération.

«*ARSÈNE LUPIN.*»

«P.-S.—Surtout ne pas m'envoyer le plus grand des Watteau. Quoique vous l'ayez payé trente mille francs à l'Hôtel des Ventes, ce n'est qu'une copie, l'original ayant été brûlé, sous le Directoire, par Barras, un soir d'orgie. Consulter les *Mémoires* inédits de Garat.

«Je ne tiens pas non plus à la châtelaine Louis XV dont l'authenticité me semble douteuse.»

Cette lettre bouleversa le baron Cahorn. Signée de tout autre, elle l'eût déjà considérablement alarmé, mais signée d'Arsène Lupin!

Lecteur assidu des journaux, au courant de tout ce qui se passait dans le monde en fait de vol et de crime, il n'ignorait rien des exploits de l'inferral cambrioleur. Certes, il savait que Lupin, arrêté en Amérique par son ennemi Ganimard, était bel et bien incarcéré, que l'on instruisait son procès —avec quelle peine!—

Mais il savait aussi que l'on pouvait s'attendre à tout de sa part. D'ailleurs, cette connaissance exacte du château, de la disposition des tableaux et des meubles, était un indice des plus redoutables. Qui l'avait renseigné sur des choses que nul n'avait vues?

Le baron leva les yeux et contempla la silhouette farouche du Malaquis, son piédestal abrupt, l'eau profonde qui l'entoure, et haussa les épaules. Non, décidément, il n'y avait point de danger. Personne au monde ne pouvait pénétrer jusqu'au sanctuaire inviolable de ses collections.

Personne, soit, mais Arsène Lupin? Pour Arsène Lupin, est-ce qu'il existe des portes, des ponts-levis, des murailles? À quoi servent les obstacles les mieux imaginés, les précautions les plus habiles, si Arsène Lupin a décidé d'atteindre tel but?

Le soir même, il écrivit au procureur de la République à Rouen. Il envoyait la lettre de menaces et réclamait aide et protection.

La réponse ne tarda point: le nommé Arsène Lupin étant actuellement détenu à la Santé, surveillé de près, et dans l'impossibilité d'écrire, la lettre ne pouvait être que l'œuvre d'un mystificateur. Tout le démontrait, la logique et le bon sens, comme la réalité des faits. Toutefois, et par excès de prudence, on avait commis un expert à l'examen de l'écriture, et, l'expert déclarait que, malgré certaines analogies, cette écriture n'était pas celle du détenu.

«Malgré certaines analogies» le baron ne retint que ces trois mots effarants, où il voyait l'aveu d'un doute qui, à lui seul, aurait dû suffire pour que la justice intervînt. Ses craintes s'exaspérèrent. Il ne cessait de relire la lettre. «Je ferai procéder moi-même au déménagement.» Et cette date précise: la nuit du mercredi 27 au jeudi 28 septembre!...

Soupçonneux et taciturne, il n'avait pas osé se confier à ses domestiques, dont le dévouement ne lui paraissait pas à l'abri de toute épreuve. Cependant, pour la première fois depuis des années, il éprouvait le besoin de parler, de prendre conseil. Abandonné par la justice de son pays, il n'espérait plus se défendre avec ses propres ressources, et il fut sur le point d'aller jusqu'à Paris et d'implorer l'assistance de quelque ancien policier.

Deux jours s'écoulèrent. Le troisième, en lisant ses journaux, il tressaillit de joie. Le *Réveil de Caudebec* publiait cet entrefilet:

«Nous avons le plaisir de posséder dans nos murs, voilà bientôt trois semaines, l'inspecteur principal Ganimard, un des vétérans du service de la Sûreté. M. Ganimard, à qui l'arrestation d'Arsène Lupin, sa dernière prouesse, a valu une réputation européenne, se repose de ses longues fatigues en taquinant le goujon et l'ablette.»

Ganimard! voilà bien l'auxiliaire que cherchait le baron Cahorn! Qui mieux que le retors et patient Ganimard saurait déjouer les projets de Lupin?

Le baron n'hésita pas. Six kilomètres séparent le château de la petite ville de Caudebec. Il les franchit d'un pas allègre, en homme que surexcite l'espoir du salut.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour connaître l'adresse de l'inspecteur principal, il se dirigea vers les bureaux du *Réveil*, situés au milieu du quai. Il y trouva le rédacteur de l'entrefilet qui, s'approchant de la fenêtre, s'écria:

–Ganimard? mais vous êtes sûr de le rencontrer le long du quai, la ligne à la main. C'est là que nous avons lié connaissance, et que j'ai lu par hasard son nom gravé sur sa canne à pêche. Tenez, le petit vieux que l'on aperçoit là-bas, sous les arbres de la promenade.

–En redingote et en chapeau de paille?

–Justement! Ah! un drôle de type, pas causeur et plutôt bourru.

Cinq minutes après, le baron abordait le célèbre Ganimard, se présentait et tâchait d'entrer en conversation. N'y parvenant point, il aborda franchement la question et exposa son cas.

L'autre écouta, immobile, sans perdre de vue le poisson qu'il guettait, puis il tourna la tête vers lui, le toisa des pieds à la tête d'un air de profonde pitié, et prononça:

–Monsieur, ce n'est guère l'habitude de prévenir les gens que l'on veut dépouiller. Arsène Lupin, en particulier, ne commet pas de pareilles bourdes.

–Cependant...

–Monsieur, si j'avais le moindre doute, croyez bien que le plaisir de fourrer encore dedans ce cher Lupin l'emporterait sur toute autre considération. Par malheur, ce jeune homme est sous les verrous.

–S'il s'échappe?...

–On ne s'échappe pas de la Santé.

–Mais, lui...

–Lui, pas plus qu'un autre.

–Cependant...

–Eh bien, s'il s'échappe, tant mieux, je le repincerai. En attendant, dormez sur vos deux oreilles, et n'effarouchez pas davantage cette ablette.

La conversation était finie. Le baron retourna chez lui, un peu rassuré par l'insouciance de Ganimard. Il vérifia les serrures, espionna les domestiques, et quarante-huit heures encore se passèrent pendant lesquelles il arriva presque à se persuader que, somme toute, ses craintes étaient chimériques. Non, décidément, comme l'avait dit Ganimard, on ne prévient pas les gens que l'on veut dépouiller.

La date approchait. Le matin du mardi, veille du 27, rien de particulier. Mais à trois heures, un gamin sonna. Il apportait une dépêche.

«Aucun colis en gare Batignolles. Préparez tout pour demain soir.
«*ARSÈNE.*»

De nouveau, ce fut l'affolement, à tel point qu'il se demanda s'il ne céderait pas aux exigences d'Arsène Lupin.

Il courut à Caudebec. Ganimard pêchait à la même place, assis sur un pliant. Sans un mot, il lui tendit le télégramme.

–Et après? fit l'inspecteur.

–Après? mais c'est pour demain!

–Quoi?

–Le cambriolage! le pillage de mes collections!

Ganimard déposa sa ligne, se tourna vers lui, et, les deux bras croisés sur sa poitrine, s'écria d'un ton d'impatience:

–Ah! ça, est-ce que vous vous imaginez que je vais m'occuper d'une histoire aussi stupide!

–Quelle indemnité demandez-vous pour passer au château la nuit du 27 au 28 septembre?

–Pas un sou, fichez-moi la paix.

–Fixez votre prix, je suis riche, extrêmement riche.

La brutalité de l'offre déconcerta Ganimard qui reprit, plus calme:

–Je suis ici en congé et je n'ai pas le droit de me mêler...

–Personne ne le saura. Je m'engage, quoi qu'il arrive, à garder le silence.

–Oh! il n'arrivera rien.

–Eh bien, voyons, trois mille francs, est-ce assez?

L'inspecteur huma une prise de tabac, réfléchit, et laissa tomber:

–Soit. Seulement, je dois vous déclarer loyalement que c'est de l'argent jeté par la fenêtre.

–Ça m'est égal.

–En ce cas... Et puis, après tout, est-ce qu'on sait avec ce diable de Lupin! Il doit avoir à ses ordres toute une bande... Êtes-vous sûr de vos domestiques?

–Ma foi...

–Alors, ne comptons pas sur eux. Je vais prévenir par dépêche deux gaillards de mes amis qui nous donneront plus de sécurité... Et maintenant, filez, qu'on ne nous voie pas ensemble. À demain, vers les neuf heures.

* * *

Le lendemain, date fixée par Arsène Lupin, le baron Cahorn décrocha sa panoplie, fourbit ses armes, et se promena aux alentours de Malaquis. Rien d'équivoque ne le frappa.

Le soir, à huit heures et demie, il congédia ses domestiques. Ils habitaient une aile en façade sur la route, mais un peu en retrait, et tout au bout du château. Une fois seul, il ouvrit doucement les quatre portes. Après un moment, il entendit des pas qui s'approchaient.

Ganimard présenta ses deux auxiliaires, grands gars solides, au cou de taureau et aux mains puissantes, puis demanda certaines explications. S'étant rendu compte de la disposition des lieux, il ferma soigneusement et barricada toutes les issues par où l'on pouvait pénétrer dans les salles menacées. Il inspecta les murs, souleva les tapisseries, puis enfin il installa ses agents dans la galerie centrale.

–Pas de bêtises, hein? On n'est pas ici pour dormir. À la moindre alerte, ouvrez les fenêtres de la cour et appelez-moi. Attention aussi du côté de l'eau. Dix mètres de falaise droite, des diables de leur calibre, ça ne les effraye pas.

Il les enferma, emporta les clefs, et dit au baron:

–Et maintenant, à notre poste.

Il avait choisi, pour y passer la nuit, une petite pièce pratiquée dans l'épaisseur des murailles d'enceinte, entre les deux portes principales, et qui était, jadis, le réduit du veilleur. Un judas s'ouvrait sur le pont, un autre sur la cour. Dans un coin on apercevait comme l'orifice d'un puits.

–Vous m'avez bien dit, monsieur le baron, que ce puits était l'unique entrée des souterrains, et que, de mémoire d'homme, elle est bouchée?

–Oui.

–Donc, à moins qu'il n'existe une autre issue ignorée de tous, sauf d'Arsène Lupin, ce qui semble un peu problématique, nous sommes tranquilles.

Il aligna trois chaises, s'étendit confortablement, alluma sa pipe et soupira:

–Vraiment, monsieur le baron, il faut que j'aie rudement envie d'ajouter un étage à la maisonnette où je dois finir mes jours, pour accepter une besogne aussi élémentaire. Je raconterai l'histoire à l'ami Lupin, il se tiendra les côtes de rire.

Le baron ne riait pas. L'oreille aux écoutes, il interrogeait le silence avec une inquiétude croissante. De temps en temps il se penchait sur le puits et plongeait dans le trou béant un œil anxieux.

Onze heures, minuit, une heure sonnèrent.

Soudain, il saisit le bras de Ganimard qui se réveilla en sursaut.

–Vous entendez?

–Oui.

–Qu'est-ce que c'est?

–C'est moi qui ronfle!

–Mais non, écoutez...

–Ah! parfaitement, c'est la corne d'une automobile.

–Eh bien?

–Eh bien, il est peu probable que Lupin se serve d'une automobile comme d'un bélier pour démolir votre château. Aussi, monsieur le baron, à votre place, je dormirais... comme je vais avoir l'honneur de le faire à nouveau. Bonsoir.

Ce fut la seule alerte. Ganimard put reprendre son somme interrompu, et le baron n'entendit plus que son ronflement sonore et régulier.

Au petit jour, ils sortirent de leur cellule. Une grande paix sereine, la paix du matin au bord de l'eau fraîche, enveloppait le château. Cahorn radieux de joie, Ganimard toujours paisible, ils montèrent l'escalier. Aucun bruit. Rien de suspect.

–Que vous avais-je dit, monsieur le baron? Au fond, je n'aurais pas dû accepter... Je suis honteux...

Il prit les clefs et entra dans la galerie.

Sur deux chaises, courbés, les bras ballants, les deux agents dormaient.

–Tonnerre de nom d'un chien! grogna l'inspecteur.

Au même instant, le baron poussait un cri:

–Les tableaux!... la crédence!...

Il balbutiait, suffoquait, la main tendue vers les places vides, vers les murs dénudés où pointaient les clous, où pendaient les cordes inutiles. Le Watteau, disparu! les Rubens, enlevés! les tapisseries, décrochées! les vitrines, vidées de leurs bijoux!

–Et mes candélabres Louis XVI!... et le chandelier du Régent!... et ma Vierge du douzième!...

Il courait d'un endroit à l'autre, effaré, désespéré. Il rappelait ses prix d'achat, additionnait les pertes subies, accumulait des chiffres, tout cela pêle-mêle, en mots indistincts, en phrases inachevées. Il trépigait, il se convulsait, fou de rage et de douleur. On aurait dit un homme ruiné qui n'a plus qu'à se brûler la cervelle.

Si quelque chose eût pu le consoler, c'eût été de voir la stupeur de Ganimard. Contrairement au baron, l'inspecteur ne bougeait pas lui. Il semblait pétrifié, et d'un œil vague il examinait les choses. Les fenêtres? fermées. Les serrures des portes? intactes. Pas de brèche au plafond. Pas de

trou au plancher. L'ordre était parfait. Tout cela avait dû s'effectuer méthodiquement, d'après un plan inexorable et logique.

–Arsène Lupin... Arsène Lupin, murmura-t-il, effondré.

Soudain, il bondit sur les deux agents, comme si la colère enfin le secouait, et il les bouscula furieusement et les injuria. Ils ne se réveillèrent point!

–Diable, fit-il, est-ce que par hasard?...

Il se pencha sur eux et, tour à tour, les observa avec attention: ils dormaient, mais d'un sommeil qui n'était pas naturel.

Il dit au baron:

–On les a endormis.

–Mais qui?

–Eh lui, parbleu!... ou sa bande, mais dirigée par lui. C'est un coup de sa façon. La griffe y est bien.

–En ce cas, je suis perdu, rien à faire.

–Rien à faire.

–Mais c'est abominable, c'est monstrueux.

–Déposez une plainte.

–À quoi bon?

–Dame! essayez toujours... la justice a des ressources...

–La justice! mais vous voyez bien par vous-même... Tenez, en ce moment, où vous pourriez chercher un indice, découvrir quelque chose, vous ne bougez même pas.

–Découvrir quelque chose avec Arsène Lupin! Mais, mon cher monsieur, Arsène Lupin ne laisse jamais rien derrière lui! Il n'y a pas de hasard avec Arsène Lupin! J'en suis à me demander si ce n'est pas volontairement qu'il s'est fait arrêter par moi, en Amérique!

–Alors, je dois renoncer à mes tableaux, à tout! Mais ce sont les perles de ma collection qu'il m'a dérobées. Je donnerais une fortune pour les retrouver. Si on ne peut rien contre lui, qu'il dise son prix!

Ganimard le regarda fixement.

–Ça, c'est une parole sensée. Vous ne la retirez pas?

–Non, non, non. Mais pourquoi?

–Une idée que j'ai.

–Quelle idée?

–Nous en parlerons si l'enquête n'aboutit pas... Seulement, pas un mot de moi, si vous voulez que je réussisse.

Il ajouta entre ses dents:

–Et puis, vrai, je n'ai pas de quoi me vanter.

Les deux agents reprenaient peu à peu connaissance avec cet air hébété de ceux qui sortent du sommeil hypnotique. Ils ouvraient des yeux étonnés, ils cherchaient à comprendre. Quand Ganimard les interrogea, ils ne se souvenaient de rien.

–Cependant, vous avez dû voir quelqu'un?

–Non.

–Rappelez-vous?

–Non, non.

–Et vous n'avez pas bu?

Ils réfléchirent, et l'un d'eux répondit:

–Si, moi, j'ai bu un peu d'eau.

–De l'eau de cette carafe?

–Oui.

–Moi aussi, déclara le second.

Ganimard la sentit, la goûta. Elle n'avait aucun goût spécial, aucune odeur.

–Allons, fit-il, nous perdons notre temps. Ce n'est pas en cinq minutes que l'on résoud les problèmes posés par Arsène Lupin. Mais, morbleu! je jure bien que je le repincerai. Il gagne la seconde manche. À moi la belle!

Le jour même, une plainte en vol qualifié était déposée par le baron de Cahorn contre Arsène Lupin, détenu à la Santé!

* * *

Cette plainte, le baron la regretta souvent quand il vit le Malaquis livré aux gendarmes, au procureur, au juge d'instruction, aux journalistes, à tous les curieux qui s'insinuent partout où ils ne devraient pas être.

L'affaire passionnait déjà l'opinion. Elle se produisait dans des conditions si particulières, le nom d'Arsène Lupin excitait à tel point les imaginations, que les histoires les plus fantaisistes remplissaient les colonnes des journaux et trouvaient créance auprès du public.

Mais la lettre initiale d'Arsène Lupin, que publia l'*Écho de France* (et nul ne sut jamais qui en avait communiqué le texte), cette lettre où le baron Cahorn était effrontément prévenu de ce qui le menaçait, causa une émotion considérable. Aussitôt des explications fabuleuses furent proposées. On rappela l'existence des fameux souterrains. Et le parquet influencé poussa ses recherches dans ce sens.

On fouilla le château du haut en bas. On questionna chacune des pierres. On étudia les boiseries et les cheminées, les cadres des glaces et les poutres des plafonds. À la lueur des torches, on examina les caves immenses où les seigneurs du Malaquis entassaient jadis leurs munitions et leurs provisions. On sonda les entrailles du rocher. Ce fut vainement. On ne découvrit pas le moindre vestige de souterrain. Il n'existait point de passage secret.

Soit, répondait-on de tous côtés, mais des meubles et des tableaux ne s'évanouissent pas comme des fantômes. Cela s'en va par des portes et par des fenêtres, et les gens qui s'en emparent, s'introduisent et s'en vont également par des portes et des fenêtres. Quels sont ces gens? Comment se sont-ils introduits? Et comment s'en sont-ils allés?

Le parquet de Rouen, convaincu de son impuissance, sollicita le secours d'agents parisiens. M. Dudouis, le chef de la Sûreté, envoya ses meilleurs limiers de la brigade de fer. Lui-même fit un séjour de quarante-huit heures au Malaquis. Il ne réussit pas davantage.

C'est alors qu'il manda l'inspecteur principal Ganimard dont il avait eu si souvent l'occasion d'apprécier les services.

Ganimard écouta silencieusement les instructions de son supérieur, puis, hochant la tête, il prononça:

–Je crois que l'on fait fausse route en s'obstinant à fouiller le château. La solution est ailleurs.

–Et où donc?

–Auprès d'Arsène Lupin.

–Auprès d'Arsène Lupin! Supposer cela, c'est admettre son intervention.

–Je l'admets. Bien plus, je la considère comme certaine.

–Voyons, Ganimard, c'est absurde. Arsène Lupin est en prison.

–Arsène Lupin est en prison, soit. Il est surveillé, je vous l'accorde. Mais il aurait les fers aux pieds, des cordes aux poignets et un bâillon sur la bouche, que je ne changerais pas d'avis.

–Et pourquoi cette obstination?

–Parce que, seul, Arsène Lupin est de taille à combiner une machine de cette envergure, et de la combiner de telle façon qu'elle réussisse... comme elle a réussi.

–Des mots, Ganimard!

–Qui sont des réalités. Mais voilà, qu'on ne cherche pas de souterrain, de pierres tournant sur un pivot, et autres balivernes de ce calibre. Notre individu n'emploie pas des procédés aussi vieux jeu. Il est d'aujourd'hui, ou plutôt de demain.

—Et vous concluez?

—Je conclus en vous demandant nettement l'autorisation de passer une heure avec lui.

—Dans sa cellule?

—Oui. Au retour d'Amérique nous avons entretenu, pendant la traversée, d'excellents rapports, et j'ose dire qu'il a quelque sympathie pour celui qui a su l'arrêter. S'il peut me renseigner sans se compromettre, il n'hésitera pas à m'éviter un voyage inutile.

Il était un peu plus de midi lorsque Ganimard fut introduit dans la cellule d'Arsène Lupin. Celui-ci, étendu sur son lit, leva la tête et poussa un cri de joie.

—Ah! ça, c'est une vraie surprise. Ce cher Ganimard, ici!

—Lui-même.

—Je désirais bien des choses dans la retraite que j'ai choisie... mais aucune plus passionnément que de vous y recevoir.

—Trop aimable.

—Mais non, mais non, je professe pour vous la plus vive estime.

—J'en suis fier.

—Je l'ai toujours prétendu: Ganimard est notre meilleur détective. Il vaut presque,—vous voyez comme je suis franc!—il vaut presque Sherlock Holmès. Mais, en vérité, je suis désolé de n'avoir à vous offrir que cet escabeau. Et pas un rafraîchissement! pas un verre de bière! Excusez-moi, je suis là de passage.

Ganimard s'assit en souriant, et le prisonnier reprit, heureux de parler:

—Mon Dieu, que je suis content de reposer mes yeux sur la figure d'un honnête homme! J'en ai assez de toutes ces faces d'espions et de mouchards qui passent dix fois par jour la revue de mes poches et de ma modeste cellule, pour s'assurer que je ne prépare pas une évasion. Fichtre, ce que le gouvernement tient à moi!...

—Il a raison.

—Mais non! je serais si heureux qu'on me laissât vivre dans mon petit coin!

—Avec les rentes des autres.

—N'est-ce pas? Ce serait si simple! Mais je bavarde, je dis des bêtises, et vous êtes peut-être pressé. Allons au fait, Ganimard! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une visite?

—L'affaire Cahorn, déclara Ganimard, sans détour.

—Halte-là! une seconde... C'est que j'en ai tant d'affaires! Que je trouve d'abord dans mon cerveau le dossier de l'affaire Cahorn... Ah! voilà, j'y suis. Affaire Cahorn, château du Malaquis, Seine-Inférieure... Deux Rubens, un Watteau, et quelques menus objets.

—Menus!

—Oh! ma foi, tout cela est de médiocre importance. Il y a mieux! Mais il suffit que l'affaire vous intéresse... Parlez donc, Ganimard.

—Dois-je vous expliquer où nous en sommes de l'instruction?

—Inutile. J'ai lu les journaux de ce matin. Je me permettrai même de vous dire que vous n'avancez pas vite.

—C'est précisément la raison pour laquelle je m'adresse à votre obligeance.

—Entièrement à vos ordres.

—Tout d'abord ceci: l'affaire a bien été conduite par vous?

—Depuis A jusqu'à Z.

—La lettre d'avis? le télégramme?

—Sont de votre serviteur. Je dois même en avoir quelque part les récépissés.

Arsène ouvrit le tiroir d'une petite table en bois blanc qui composait avec le lit et l'escabeau tout le mobilier de sa cellule, y prit deux chiffons de papier et les tendit à Ganimard.

—Ah! ça mais, s'écria celui-ci, je vous croyais gardé à vue et fouillé pour un oui ou pour un non. Or vous lisez les journaux, vous collectionnez les reçus de la poste...

—Bah! ces gens-là sont si bêtes! Ils décousent la doublure de ma veste, ils explorent les semelles de mes bottines, ils auscultent les murs de cette pièce, mais pas un n'aurait l'idée qu'Arsène Lupin soit assez niais pour choisir une cachette aussi facile. C'est bien là-dessus que j'ai compté.

Ganimard, amusé, s'exclama:

—Quel drôle de garçon vous faites! Vous me déconcertez. Allons, racontez-moi l'aventure.

—Oh! oh! comme vous y allez! Vous initier à tous mes secrets... vous dévoiler mes petits trucs... C'est bien grave.

—Ai-je eu tort de compter sur votre complaisance?

—Non, Ganimard, et puisque vous insistez...

Arsène Lupin arpenta deux ou trois fois sa chambre, puis s'arrêtant:

—Que pensez-vous de ma lettre au baron?

—Je pense que vous avez voulu vous divertir, épater un peu la galerie.

—Ah! voilà, épater la galerie! Eh bien, je vous assure, Ganimard, que je vous croyais plus fort. Est-ce que je m'attarde à ces puérités, moi, Arsène Lupin! Est-ce que j'aurais écrit cette lettre si j'avais pu dévaliser le baron sans lui écrire? Mais comprenez donc, vous et les autres, que cette lettre est le point de départ indispensable, le ressort qui a mis toute la machine en branle. Voyons, procédons par ordre, et préparons ensemble, si vous voulez, le cambriolage du Malaquis.

—Je vous écoute.

—Donc, supposons un château rigoureusement fermé, barricadé, comme l'était celui du baron Cahorn. Vais-je abandonner la partie et renoncer à des trésors que je convoite, sous prétexte que le château qui les contient est inaccessible?

—Évidemment non.

—Vais-je tenter l'assaut comme autrefois, à la tête d'une troupe d'aventuriers?

—Enfantin!

—Vais-je m'y introduire sournoisement?

—Impossible.

—Reste un moyen, l'unique à mon avis, c'est de me faire inviter par le propriétaire du dit château.

—Le moyen est original.

—Et combien facile! Supposons qu'un jour, ledit propriétaire reçoive une lettre, l'avertissant de ce que trame contre lui un nommé Arsène Lupin, cambrioleur réputé. Que fera-t-il?

—Il enverra la lettre au procureur.

—Qui se moquera de lui, *puisque le dit Lupin est actuellement sous les verrous*. Donc, affolement du bonhomme, lequel est tout prêt à demander secours au premier venu, n'est-il pas vrai?

—Cela est hors de doute.

—Et s'il lui arrive de lire dans une feuille de chou qu'un policier célèbre est en villégiature dans la localité voisine...

—Il ira s'adresser à ce policier.

—Vous l'avez dit. Mais, d'autre part, admettons qu'en prévision de cette démarche inévitable, Arsène Lupin ait prié l'un de ses amis les plus habiles de s'installer à Caudebec, d'entrer en relations avec un rédacteur du *Réveil*, *journal auquel est abonné le baron*, de laisser entendre qu'il est un tel, le policier célèbre, qu'advient-il?

—Que le rédacteur annoncera dans le *Réveil* la présence à Caudebec du dit policier.

—Parfait, et de deux choses l'une: ou bien le poisson—je veux dire Cahorn—ne mord pas à l'hameçon, et alors rien ne se passe. Ou bien, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, il accourt, tout frétilant. Et voilà donc mon Cahorn implorant contre moi l'assistance de l'un de mes amis!

—De plus en plus original.

—Bien entendu, le pseudo-policier refuse d'abord son concours. Là-dessus, dépêche d'Arsène Lupin. Épouvante du baron qui supplie de nouveau mon ami, et lui offre tant pour veiller à son salut. Ledit ami accepte, amène deux gaillards de notre bande, qui, la nuit, pendant que Cahorn est gardé

à vue par son protecteur, déménagent par la fenêtre un certain nombre d'objets et les laissent glisser, à l'aide de cordes, dans une bonne petite chaloupe affrétée *ad hoc*. C'est simple comme Lupin.

—Et c'est tout bêtement merveilleux, s'écria Ganimard, et je ne saurais trop louer la hardiesse de la conception et l'ingéniosité des détails. Mais je ne vois guère de policier assez illustre pour que son nom ait pu attirer, suggestionner le baron à ce point.

—Il y en a un, et il n'y en a qu'un.

—Lequel?

—Celui du plus illustre, de l'ennemi personnel d'Arsène Lupin, bref, de l'inspecteur Ganimard.

—Moi!

—Vous-même, Ganimard. Et voilà ce qu'il y a de délicieux: si vous allez là-bas et que le baron se décide à causer, vous finirez par découvrir que votre devoir est de vous arrêter vous-même, comme vous m'avez arrêté en Amérique. Hein! la revanche est comique: je fais arrêter Ganimard par Ganimard!

Arsène Lupin riait de bon cœur. L'inspecteur, assez vexé, se mordait les lèvres. La plaisanterie ne lui semblait pas mériter de tels accès de joie.

L'arrivée d'un gardien lui donna le loisir de se remettre. L'homme apportait le repas qu'Arsène Lupin, par faveur spéciale, faisait venir du restaurant voisin. Ayant déposé le plateau sur la table, il se retira. Arsène s'installa, rompit son pain, en mangea deux ou trois bouchées et reprit:

—Mais, soyez tranquille, mon cher Ganimard, vous n'irez pas là-bas. Je vais vous révéler une chose qui vous stupéfiera: l'affaire Cahorn est sur le point d'être classée.

—Hein!

—Sur le point d'être classée, vous dis-je.

—Allons donc, je quitte à l'instant le chef de la Sûreté.

—Et après? Est-ce que M. Dudouis en sait plus long que moi sur ce qui me concerne? Vous apprendrez que Ganimard—excusez-moi—que le pseudo-Ganimard est resté en fort bons termes avec le baron. Celui-ci, et c'est la raison principale pour laquelle il n'a rien avoué, l'a chargé de la très délicate mission de négocier avec moi une transaction, et, à l'heure présente, moyennant une certaine somme, il est probable que le baron est rentré en possession de ses chers bibelots. En retour de quoi, il retirera sa plainte. Donc, plus de vol. Donc il faudra bien que le parquet abandonne...

Ganimard considéra le détenu d'un air stupéfait.

—Et comment savez-vous tout cela?

—Je viens de recevoir la dépêche que j'attendais.

—Vous venez de recevoir une dépêche?

—À l'instant, cher ami. Par politesse, je n'ai pas voulu la lire en votre présence. Mais si vous m'y autorisez...

—Vous vous moquez de moi, Lupin.

—Veuillez, mon cher ami, décapiter doucement cet œuf à la coque. Vous constaterez par vous-même que je ne me moque pas de vous.

Machinalement Ganimard obéit, et cassa l'œuf avec la lame d'un couteau. Un cri de surprise lui échappa. La coque, vide, contenait une feuille de papier bleu. Sur la prière d'Arsène, il la déplia. C'était un télégramme, ou plutôt une partie de télégramme auquel on avait arraché les indications de la poste. Il lut:

«Accord conclu. Cent mille balles livrées. Tout va bien.»

—Cent mille balles? fit-il.

—Oui, cent mille francs! C'est peu, mais enfin les temps sont durs... Et j'ai des frais généraux si lourds! Si vous connaissiez mon budget... un budget de grande ville!

Ganimard se leva. Sa mauvaise humeur s'était dissipée. Il réfléchit quelques secondes, embrassa d'un coup d'œil toute l'affaire, pour tâcher d'en découvrir le point faible. Puis il prononça d'un ton où il laissait franchement percer son admiration de connaisseur:

–Par bonheur, il n'en existe pas des douzaines comme vous, sans quoi il n'y aurait plus qu'à fermer boutique.

Arsène Lupin prit un petit air modeste et répondit:

–Bah! il fallait bien se distraire, occuper ses loisirs... d'autant que le coup ne pouvait réussir que si j'étais en prison.

–Comment! s'exclama Ganimard, votre procès, votre défense, l'instruction, tout cela ne vous suffit donc pas pour vous distraire?

–Non, car j'ai résolu de ne pas assister à mon procès.

–Oh! oh!

Arsène Lupin répéta posément:

–Je n'assisterai pas à mon procès.

–En vérité!

–Ah! ça, mon cher, vous imaginez-vous que je vais pourrir sur la paille humide? Vous m'outragez. Arsène Lupin ne reste en prison que le temps qu'il lui plaît, et pas une minute de plus.

–Il eût peut-être été plus prudent de commencer par ne pas y entrer, objecta l'inspecteur d'un ton ironique.

–Ah! monsieur raille? monsieur se souvient qu'il a eu l'honneur de procéder à mon arrestation? Sachez, mon respectable ami, que personne, pas plus vous qu'un autre, n'eût pu mettre la main sur moi, si un intérêt beaucoup plus considérable ne m'avait sollicité à ce moment critique.

–Vous m'étonnez.

–Une femme me regardait, Ganimard, et je l'aimais. Comprenez-vous tout ce qu'il y a dans ce fait d'être regardé par une femme que l'on aime? Le reste m'importait peu, je vous jure. Et c'est pourquoi je suis ici.

–Depuis bien longtemps, permettez-moi de le remarquer.

–Je voulais oublier d'abord. Ne riez pas: l'aventure avait été charmante, et j'en ai gardé encore le souvenir attendri... Et puis, je suis quelque peu neurasthénique! La vie est si fiévreuse de nos jours! Il faut savoir, à certains moments, faire ce que l'on appelle une cure d'isolement. Cet endroit est souverain pour les régimes de ce genre. On y pratique la cure de Santé dans toute sa rigueur.

–Arsène Lupin, observa Ganimard, vous vous payez ma tête.

–Ganimard, affirma Lupin, nous sommes aujourd'hui vendredi. Mercredi prochain, j'irai fumer mon cigare chez vous, rue Pergolèse, à quatre heures de l'après-midi.

–Arsène Lupin, je vous attends.

Ils se serrèrent la main comme deux bons amis qui s'estiment à leur juste valeur, et le vieux policier se dirigea vers la porte.

–Ganimard!

Celui-ci se retourna.

–Qu'y a-t-il?

–Ganimard, vous oubliez votre montre.

–Ma montre?

–Oui, elle s'est égarée dans ma poche.

Il la rendit en s'excusant.

–Pardonne-moi... une mauvaise habitude... Mais ce n'est pas une raison parce qu'ils m'ont pris la mienne pour que je vous prive de la vôtre. D'autant que j'ai là un chronomètre dont je n'ai pas à me plaindre, et qui satisfait pleinement à mes besoins.

Il sortit du tiroir une large montre en or, épaisse et confortable, ornée d'une lourde chaîne.

–Et celle-ci, de quelle poche vient-elle? demanda Ganimard.

Arsène Lupin examina négligemment les initiales.

–J. B... Qui diable cela peut-il bien être?... Ah! oui, je me souviens, Jules Bouvier, mon juge d'instruction, un homme charmant...

L'ÉVASION D'ARSÈNE LUPIN

Au moment où Arsène Lupin, son repas achevé, tirait de sa poche un beau cigare bagué d'or et l'examinait avec complaisance, la porte de la cellule s'ouvrit. Il n'eut que le temps de le jeter dans le tiroir et de s'éloigner de la table. Le gardien entra, c'était l'heure de la promenade.

–Je vous attendais, mon cher ami, s'écria Lupin, toujours de bonne humeur.

Ils sortirent. Ils avaient à peine disparu à l'angle du couloir, que deux hommes à leur tour pénétrèrent dans la cellule et en commencèrent l'examen minutieux. L'un était l'inspecteur Dieuzy, l'autre l'inspecteur Folenfant.

On voulait en finir. Il n'y avait point de doute: Arsène Lupin conservait des intelligences avec le dehors et communiquait avec ses affidés. La veille encore le *Grand Journal* publiait ces lignes adressées à son collaborateur judiciaire:

«Monsieur,

«Dans un article paru ces jours-ci vous vous êtes exprimé sur moi en des termes que rien ne saurait justifier. Quelques jours avant l'ouverture de mon procès, j'irai vous en demander compte.

«*Salutations distinguées,*

«*ARSÈNE LUPIN.*»

L'écriture était bien d'Arsène Lupin. Donc il envoyait des lettres. Donc il en recevait. Donc il était certain qu'il préparait cette évasion annoncée par lui d'une façon si arrogante.

La situation devenait intolérable. D'accord avec le juge d'instruction, le chef de la Sûreté M. Dudouis se rendit lui-même à la Santé pour exposer au directeur de la prison les mesures qu'il convenait de prendre. Et, dès son arrivée, il envoya deux de ses hommes dans la cellule du détenu.

Ils levèrent chacune des dalles, démontèrent le lit, firent tout ce qu'il est habituel de faire en pareil cas, et finalement ne découvrirent rien. Ils allaient renoncer à leurs investigations, lorsque le gardien accourut en toute hâte et leur dit:

–Le tiroir... regardez le tiroir de la table. Quand je suis entré, il m'a semblé qu'il le repoussait.

Ils regardèrent, et Dieuzy s'écria:

–Pour Dieu, cette fois, nous le tenons, le client.

Folenfant l'arrêta.

–Halte-là, mon petit, le chef fera l'inventaire.

–Pourtant, ce cigare de luxe...

–Laisse le Havane, et prévenons le chef.

Deux minutes après, M. Dudouis explorait le tiroir. Il y trouva d'abord une liasse d'articles de journaux découpés par l'*Argus de la Presse* et qui concernaient Arsène Lupin, puis une blague à tabac, une pipe, du papier dit pelure d'oignon, et enfin deux livres.

Il en regarda le titre. C'était le *Culte des héros* de Carlyle, édition anglaise, et un elzévir charmant, à reliure du temps, le *Manuel d'Épictète*, traduction allemande publiée à Leyde en 1634. Les ayant feuilletés, il constata que toutes les pages étaient balafrees, soulignées, annotées. Était-ce là signes conventionnels ou bien de ces marques qui montrent la ferveur que l'on a pour un livre?

–Nous verrons cela en détail, dit M. Dudouis.

Il explora la blague à tabac, la pipe. Puis, saisissant le fameux cigare bagué d'or:

–Fichtre, il se met bien, notre ami, s'écria-t-il, un Henri Clet!

D'un geste machinal de fumeur, il le porta près de son oreille et le fit craquer. Et aussitôt une exclamation lui échappa. Le cigare avait molli sous la pression de ses doigts. Il l'examina avec plus d'attention et ne tarda pas à distinguer quelque chose de blanc entre les feuilles de tabac. Et

délicatement, à l'aide d'une épingle, il attirait un rouleau de papier très fin, à peine gros comme un cure-dent. C'était un billet. Il le déroula et lut ces mots, d'une menue écriture de femme:

«Le panier a pris la place de l'autre. Huit sur dix sont préparées. En appuyant du pied extérieur, la plaque se soulève de haut en bas. De douze à seize tous les jours, H-P attendra. Mais où? Réponse immédiate. Soyez tranquille, votre amie veille sur vous.»

M. Dudouis réfléchit un instant et dit:

–C'est suffisamment clair... le panier... les huit cases... De douze à seize, c'est-à-dire de midi à quatre heures...

–Mais ce H-P, qui attendra?

–H-P en l'occurrence, doit signifier automobile, H-P, horse power, n'est-ce pas ainsi qu'en langage sportif, on désigne la force d'un moteur? Une vingt-quatre H-P, c'est une automobile de vingt-quatre chevaux.

Il se leva et demanda:

–Le détenu finissait de déjeuner?

–Oui.

–Et comme il n'a pas encore lu ce message ainsi que le prouve l'état du cigare, il est probable qu'il venait de le recevoir.

–Comment?

–Dans ses aliments, au milieu de son pain ou d'une pomme de terre, que sais-je?

–Impossible, on ne l'a autorisé à faire venir sa nourriture que pour le prendre au piège, et nous n'avons rien trouvé.

–Nous chercherons ce soir la réponse de Lupin. Pour le moment, retenez-le hors de sa cellule. Je vais porter ceci à monsieur le juge d'instruction. S'il est de mon avis, nous ferons immédiatement photographier la lettre, et dans une heure vous pourrez remettre dans le tiroir, outre ces objets, un cigare identique contenant le message original lui-même. Il faut que le détenu ne se doute de rien.

Ce n'est pas sans une certaine curiosité que M. Dudouis s'en retourna le soir au greffe de la Santé en compagnie de l'inspecteur Dieuzy. Dans un coin, sur le poêle, trois assiettes s'épalaient.

–Il a mangé?

–Oui, répondit le directeur.

–Dieuzy, veuillez couper en morceaux très minces ces quelques brins de macaroni et ouvrir cette boulette de pain... Rien?

–Non, chef.

M. Dudouis examina les assiettes, la fourchette, la cuiller, enfin le couteau, un couteau réglementaire à lame ronde. Il en fit tourner le manche à gauche, puis à droite. À droite le manche céda et se dévissa. Le couteau était creux et servait d'étui à une feuille de papier.

–Peuh! fit-il, ce n'est pas bien malin pour un homme comme Arsène. Mais ne perdons pas de temps. Vous, Dieuzy, allez donc faire une enquête dans ce restaurant.

Puis il lut:

«Je m'en remets à vous, H-P suivra de loin, chaque jour. J'irai au-devant. À bientôt, chère et admirable amie.»

–Enfin, s'écria M. Dudouis, en se frottant les mains, je crois que l'affaire est en bonne voie. Un petit coup de pouce de notre part, et l'évasion réussit... assez du moins pour nous permettre de pincer les complices.

–Et si Arsène Lupin vous glisse entre les doigts? objecta le directeur.

–Nous emploierons le nombre d'hommes nécessaire. Si cependant il y mettait trop d'habileté... ma foi, tant pis pour lui! Quant à la bande, puisque le chef refuse de parler, les autres parleront.

* * *

Et de fait, il ne parlait pas beaucoup, Arsène Lupin. Depuis des mois M. Jules Bouvier, le juge d'instruction, s'y évertuait vainement. Les interrogatoires se réduisaient à des colloques dépourvus d'intérêt entre le juge et l'avocat maître Danval, un des princes du barreau, lequel d'ailleurs en savait sur l'inculpé à peu près autant que le premier venu.

De temps à autre, par politesse, Arsène Lupin laissait tomber:

–Mais oui, Monsieur le juge, nous sommes d'accord: le vol du Crédit Lyonnais, le vol de la rue de Babylone, l'émission des faux billets de banque, l'affaire des polices d'assurance, le cambriolage des châteaux d'Armesnil, de Gouret, d'Imblevain, des Groseillers, du Malaquis, tout cela c'est de votre serviteur.

–Alors, pourriez-vous m'expliquer...

–Inutile, j'avoue tout en bloc, tout et même dix fois plus que vous n'en supposez.

De guerre lasse, le juge avait suspendu ces interrogatoires fastidieux. Après avoir eu connaissance des deux billets interceptés, il les reprit. Et, régulièrement, à midi, Arsène Lupin fut amené, de la Santé au Dépôt, dans la voiture pénitentiaire, avec un certain nombre de détenus. Ils en repartaient vers trois ou quatre heures.

Or, un après-midi, ce retour s'effectua dans des conditions particulières. Les autres détenus de la Santé n'ayant pas encore été questionnés, on décida de reconduire d'abord Arsène Lupin. Il monta donc seul dans la voiture.

Ces voitures pénitentiaires, vulgairement appelées «paniers à salade», sont divisées dans leur longueur par un couloir central sur lequel s'ouvrent dix cases, cinq à droite et cinq à gauche. Chacune de ces cases est disposée de telle façon que l'on doit s'y tenir assis, et que les cinq prisonniers, par conséquent, sont assis les uns sur les autres, tout en étant séparés les uns des autres par des cloisons parallèles. Un garde municipal, placé à l'extrémité, surveille le couloir.

Arsène fut introduit dans la troisième cellule de droite, et la lourde voiture s'ébranla. Il se rendit compte que l'on quittait le quai de l'Horloge et que l'on passait devant le Palais de Justice. Alors, vers le milieu du pont Saint-Michel, il appuya, du pied extérieur, c'est-à-dire du pied droit, ainsi qu'il le faisait chaque fois, sur la plaque de tôle qui fermait sa cellule. Tout de suite quelque chose se déclencha, et la plaque de tôle s'écarta insensiblement. Il put constater qu'il se trouvait juste entre les deux roues.

Il attendit, l'œil aux aguets. La voiture monta au pas le boulevard Saint-Michel. Au carrefour Saint-Germain, elle s'arrêta. Le cheval d'un camion s'était abattu. La circulation étant interrompue, très vite ce fut un encombrement de fiacres et d'omnibus.

Arsène Lupin passa la tête. Une autre voiture pénitentiaire stationnait le long de celle qu'il occupait. Il souleva davantage la tôle, mit le pied sur un des rayons de la grande roue et sauta à terre.

Un cocher le vit, s'esclaffa de rire, puis voulut appeler. Mais sa voix se perdit dans le fracas des véhicules qui s'écoulaient de nouveau. D'ailleurs Arsène Lupin était loin déjà.

Il avait fait quelques pas en courant; mais sur le trottoir de gauche, il se retourna, jeta un regard circulaire, sembla prendre le vent, comme quelqu'un qui ne sait encore trop quelle direction il va suivre. Puis, résolu, il mit les mains dans ses poches, et de l'air insouciant d'un promeneur qui flâne, il continua de monter le boulevard.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.